L'industrie de la beauté veille au grain : le dernier mythe de la féminité comme puissante arme politique

Autor(en): **Matteaj, Andrée**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[90] (2002)**

Heft 1463

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-282379

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JOËLLE FLUMET

L'industrie de la beauté veille au grain

Le dernier mythe de la féminité comme puissante arme politique

De plus en plus de femmes ont de l'argent, du pouvoir, une reconnaissance légale étendue comme elles n'en ont jamais eus. Mais en terme de comment elles se sentent physiquement, elles sont actuellement dans une situation pire que celle que connaissaient leurs grands-mères «non libérées». Les recherches récentes démontrent de façon constante qu'à l'intérieur de la majorité des Occidentales, il y a une «sous-vie» secrète empoisonnant leur liberté, infusée de notions de beauté, de haine de soi, d'obsession physique, de terreur de vieillir et de menace de perte de contrôle[1].

ANDRÉE MATTEAU, SEXOLOGUE ET PSYCHOLOGUE

Pour Naomi Wolf, jeune auteure féministe qui a publié en 1991 le best-seller le *The Beauty Myth*, l'industrie contemporaine de la beauté représente le ressac majeur pour remettre les femmes à leur place. Au cours des trente années qui ont suivi la renaissance du féminisme des années septante, les Occidentales ont gagné leurs droits légaux et reproductifs, poursuivi leurs études, accompli leur entrée dans différents métiers et professions, retourné et renversé les anciennes croyances concernant leur rôle social. Durant les quinze dernières années, elles ont percé la structure du pouvoir masculin. Entre-temps, les désordres associés à la nourriture ont augmenté de façon vertigineuse et la chirurgie esthétique est devenue une spécialité médicale grandissante. Pendant la dernière décennie, les dépenses des consommateurs ont doublé, la pornographie est devenue la catégorie prioritaire des médias et 30 000 Etatsuniennes ont admis aux chercheurs qu'elles voudraient plutôt perdre quatre ou cinq kilos que parvenir à n'importe quel autre but.

Pour mieux les contrôler

Ce n'est pas accidentel si tant de femmes potentiellement puissantes se sentent de cette façon. Nous sommes au milieu d'un ressac violent contre le féminisme qui utilise des images de beauté féminine comme des armes politiques contre l'avancement des femmes : il s'agit du Mythe de la Beauté. Le ressac contemporain est particulièrement violent parce que l'idéologie de la beauté est la dernière qui reste des vieilles idéologies qui ont encore le pouvoir de contrôler les femmes. Le mythe est devenu très fort, de façon à reprendre le travail coercitif que des mythes, concernant la maternité, la virginité, la passivité, ne parviennent plus à gérer.

Dans les faits, il n'y a aucune justification historique ou biologique du mythe de la beauté ; ce qu'il fait aux femmes aujourd'hui, est le résultat de l'exaltation du besoin d'une structure de pouvoir économique et culturel pour bâtir une contre-offensive envers les femmes. Actuellement, le mythe est composé de distance émotionnelle, de politique, de finance et de répression sexuelle. Le mythe de la beauté n'est pas à propos des femmes: il est à propos des institutions masculines et du pouvoir institutionnel. Et il fleurit lorsque les contraintes matérielles sur les femmes se délient dangereusement.

L'économie dépend du mythe

Les puissantes industries de la diète, des cosmétiques et de la chirurgie esthétique ont construit leurs capitaux sur les anxiétés inconscientes des femmes et sont en retour capables, à travers leur influence sur la culture de masse, d'utiliser, de stimuler et de renforcer l'hallucination du mythe dans une spirale économique montante. Les possibilités pour les femmes sont devenues si ouvertes qu'elles menacent de déstabiliser les institutions sur lesquelles dépend une culture dominée par les hommes. Une réaction de panique collective de la part des hommes et des femmes a forcé la demande «contre image». Une économie qui dépend de l'esclavage a besoin de promouvoir des images d'esclaves qui justifient l'institution de l'esclavage. L'économie contemporaine dépend actuellement de la représentation des femmes à l'intérieur du mythe de la beauté.

La névrose moderne des femmes par rapport à leur corps se répand à une vitesse épidémique. Le mythe mine lentement, imperceptiblement, sans que nous soyons conscientes des forces réelles de l'érosion, le terrain que les femmes ont gagné à travers des luttes longues, difficiles, honorables. Le présent mythe est plus insidieux que tous les autres mythes de la féminité car il détruit les femmes physiquement, et les épuisent psychologiquement. ⊕

[1] Ce texte est un extrait d'un article publié dans le magazine Contrasexion *de janvier-février 1996.*